



HAL
open science

Parties du corps et métaphores

Paulette Roulon-Doko

► To cite this version:

Paulette Roulon-Doko. Parties du corps et métaphores. Isabelle Leblic; Bertrand Masquelier. Énonciation métaphorique et iconicité en contexte, 1, Lacito Publications, pp.133-149, 2021, Anthropologie linguistique et sociale de la parole, 978-2-490768-02-8. <halshs-03537009>

HAL Id: halshs-03537009

<https://shs.hal.science/halshs-03537009v1>

Submitted on 20 Jan 2022

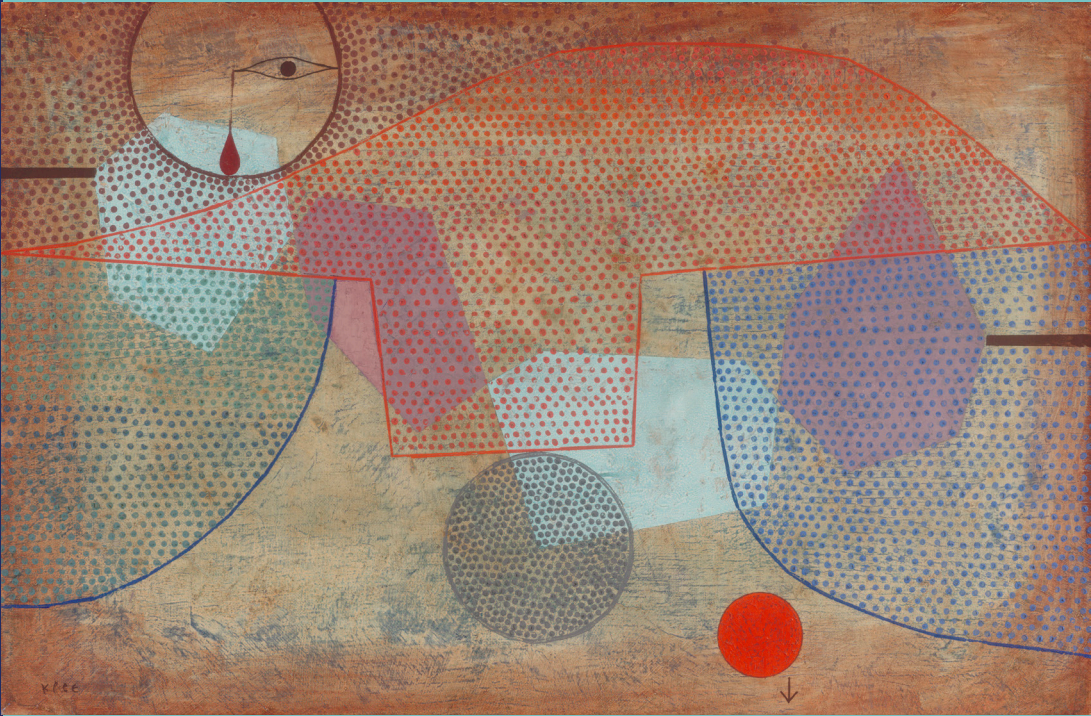
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

Isabelle Leblic & Bertrand Masquelier (éds)



*Énonciation métaphorique
et iconicité en contexte*

LACITO
Publications

*Anthropologie linguistique et sociale de la parole 1
Villejuif, 2021*



Énonciation métaphorique et iconicité en contexte

ISSN collection « Anthropologie linguistique et sociale de la parole » : en cours
ISBN : (version papier) 978-2-490768-02-8
ISBN : (version électronique disponible sur <http://lacito-publications.cnrs.fr>)
978-2-490768-03-5
licence CC-BY-NC-SA

Collection Anthropologie linguistique et sociale de la parole
sous la direction d'Isabelle Leblic et de Bertrand Masquelier
secrétariat d'édition : Raphaëlle Chossenot ([raphaelle.chossenot\[at\]cnrs.fr](mailto:raphaelle.chossenot[at]cnrs.fr))
LACITO-Publications, UMR 7107, Campus CNRS de Villejuif,
7 rue Guy Môquet, 94801 – Villejuif, France

Relectures et corrections : LACITO
(Raphaëlle Chossenot, secrétaire d'édition des LACITO-Publications, Isabelle Leblic et
Bertrand Masquelier, directeur-es de collection et éditeur-es scientifiques)

Couverture conçue par Isabelle Leblic
Illustration : *Sunset* de Paul Klee, 1930, Art Institute Chicago (<https://www.artic.edu/artworks/61608/sunset>)

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.



Anthropologie linguistique et sociale de la parole 1

Isabelle Leblic et Bertrand Masquelier (éds)

*Énonciation métaphorique et
iconicité en contexte*

© LACITO, 2021

Dépôt légal : 4^e trimestre 2021

Les chapitres réunis dans ce volume sont des versions étendues d'interventions présentées lors du séminaire *Métaphore(s)*, qui s'est tenu au LACITO, campus CNRS de Villejuif, entre 2013 et 2018.

Ce premier ouvrage inaugure notre collection Anthropologie linguistique et sociale de la parole aux LACITO Publications, accessible en ligne et gratuitement à l'adresse suivante : <http://lacito-publications.cnrs.fr/>.

Tous les chapitres ont été évalués anonymement selon le principe de *peer review* par au moins un lecteur extérieur au LACITO. Nous tenons à remercier toutes celles et tous ceux qui ont bien voulu participer à ce processus d'évaluation, par ordre alphabétique :

Natacha Collomb, CNRS du Centre Norbert Elias à Marseille
Alice Fromenteil, docteure du CREDO à Marseille
Christine Jourdan, professeure de Concordia University à Montréal
Nicolas Laurent, maître de conférences de l'IHRIM à l'ENS à Lyon
John Leavitt, professeur de l'Université de Montréal à Montréal
Paulette Roulon-Doko, DR émérite du CNRS LLACAN à Villejuif
Yacine Tassadit, directrice d'études du LAS-EHESS à Paris

Table des matières

MASQUELIER Bertrand et Isabelle LEBLIC	
Introduction. Sens et signification, faire sens et le signifier	7
1. BERTHO Elara :	
Noms propres et métaphore : des mondes sémantiques dans le reflet des violettes. Autour de Keith Basso, <i>L'eau se mêle à la boue dans un bassin à ciel ouvert</i>	39
2. KLEIBER Georges :	
Métaphore et argumentations : le cas des proverbes	55
3. DERIVE Jean :	
Des usages de la métaphore. Théorie et illustration par quelques exemples dioula (Côte d'Ivoire)	83
4. KHICHANE Samia :	
Blesser le corps. Métaphores et pratiques de l'injure en Kabylie	107
5. ROULON-DOKO Paulette :	
Parties du corps et métaphores	133
6. BLACK Alexis :	
Penser-parler en français d'un monde inconnu. Métaphores conceptuelles à propos de l'exploration spatiale	151
7. CHAVE-DARTOEN Sophie :	
Des usages de la métaphore dans l'analyse des rituels	173
Résumés/ <i>Abstracts</i>	205
Présentation des auteur-e-s	211

Parties du corps et métaphores

par

Paulette ROULON-DOKO

C'est en ethno-linguiste que, partant du constat de l'importance portée aux parties du corps dans l'étude de la métaphore, je vais proposer une présentation critique de ces deux concepts avant d'étudier l'exemple spécifique du gbaya, une langue oubanguienne d'Afrique centrale.

L'article est structuré en trois parties. Une première partie est consacrée à un bilan sur la position des philosophes, des anthropologues et des linguistes sur la métaphore, une seconde à un questionnement sur la place et le rôle joué par les parties du corps selon les cultures et les langues et une troisième à l'analyse du lexique gbaya sur les parties du corps et du rôle que peut y tenir la métaphore.

La métaphore

Utilisé en français à partir de la fin du XIX^e siècle, le terme métaphore¹ désigne une figure de rhétorique, l'art du bien parler, ce qui implique d'emblée un jugement sur la production langagière. Ce terme est de nos jours employé de façon banale pour désigner une façon imagée de parler. Plusieurs études récentes proposent une réflexion selon divers points de vue sur la métaphore.

Le point de vue du philosophe

Jocelyn Benoist, dans l'article « Les métaphores sont des expressions comme les autres », montre tout d'abord que l'analyse bien connue de Donald Davidson (1978) repose sur une certaine idée d'un « sens » caractérisé comme « sens littéral » et défini comme indépendant par rapport aux usages, tandis que la métaphore, selon lui, « appartient exclusivement au domaine de l'usage » (Davidson, 1993 : 351, *in* Benoist, 2007 : 562).

1. Emprunté vers 1278 au latin via le grec *metaphora* « proprement 'transport' et depuis Aristote 'changement et transportation de sens' ». (*Le Robert historique* : 1232).

« La signification littérale et les conditions de vérité littérale peuvent être assignées à des mots ou à des phrases indépendamment de contextes d'usage particuliers. » (Davidson, 1993 : 352, *in* Benoist, 2007 : 563)

Puis il prend en compte la position de Searle qui, à la suite de Grice, distingue entre « signification des mots » (*word* ou *sentence meaning*) et « signification du locuteur » (*speaker's meaning*).

« L'explication de la manière dont la métaphore fonctionne est un cas particulier du problème général consistant à expliquer comment le sens du locuteur et le sens de la phrase ou du mot peuvent diverger. » (Searle, 1979 : 122, *in* Benoist, 2007 : 563)

Ces positions posent toutes deux l'existence d'un sens littéral.

« Chez Searle comme chez Davidson, la relégation de la métaphore au niveau de l'usage, bien qu'opérée en des sens différents, et avec des conséquences différentes, a pour présupposé commun l'idée d'un sens littéral soustrait à l'usage, ou en tout cas au niveau d'usage où intervient la métaphore, sens littéral par rapport auquel la métaphore paraît représenter une extériorité, ou un élément additionnel. » (Benoist, 2007 : 566)

Critiquant cela, Benoist affirme clairement le rôle du contexte dans la construction de tout sens et considère que « le sens métaphorique, pas plus que le sens littéral, n'est donc soustrait au contexte » (2007 : 569). Plutôt que d'en rester à l'idée d'un simple changement de sens, il rappelle combien « les voies du sens sont constitutivement riches et complexes » (2007 : 572) et que les métaphores font partie de cette complexité en y occupant une place en adéquation avec la situation.

« Cela signifie juste que la métaphore se fait avec des mots – et non les mots avec des métaphores – et rien de plus. C'est une possibilité – parmi d'autres – de leur usage. » (Benoist, 2007 : 576)

Le point de vue de l'anthropologue

Dans l'article « Lévi-Strauss et l'illusion des explorateurs », l'anthropologue Francis Zimmermann ne parle pas directement de la métaphore, mais étudie « la pensée par image » considérée, dans une perspective évolutionniste, comme typique des langues dites « primitives ». Il montre que l'idée commune aux explorateurs du XIX^e siècle d'une hiérarchie des langues allant des plus concrètes aux plus abstraites, repose sur « notre propension à prendre les mots pour les choses » (2003 : 34). Il dénonce cette idée qui persiste, considérant que :

« C'est une illusion commune et réciproque, que d'être confronté à une langue étrangère dans laquelle la pensée par images paraît occuper une place exorbitante. [...] Dès qu'on recense les mots d'une langue et qu'on les met en concurrence, dès l'instant que l'on distingue l'esprit des mots dont il use, l'idée nous manque et les mots font image. Autrement dit, une langue qui fait image, c'est toujours la langue des autres. » (Zimmermann, 2003 : 44-46)

Il développe ensuite les problèmes de la conceptualisation puis de la traduction qui « encadrent les enquêtes de terrain en ethnoscience » dans les années soixante et

souligne l'importance du passage de l'*ethnoscience* à l'anthropologie cognitive, sous l'effet de « la prise de conscience des difficultés de la traduction d'une langue exotique dans la langue de travail de l'ethnologue » puis de « la découverte de l'inéluçtable indexicalité des énoncés indigènes » formulée en 1986 par Perry dans l'article « *Thought Without Representation* » qui implique d'interpréter tout énoncé en contexte de son énonciation. Un tel point de vue pose une distinction entre les mots et les objets visés par les mots.

« Là où Lévi-Strauss, pour expliquer la conceptualisation, se tenait *dans le registre de la logique et de la fonction référentielle du langage* et analysait les énoncés indigènes en termes d'individu, espèce et genre, qui sont autant d'objets visés par le langage, Perry se transporte dans le registre de la parole et de la fonction indexicale du langage. Il associe la logique à la pragmatique et il distingue l'image dans sa subjectivité foncière (un état de croyance) et l'énonciation (une proposition singulière), dont un constituant nécessaire est un signe indexical. » (Zimmermann, 2003 : 41)

Le point de vue du linguiste

Le linguiste place directement l'examen de la métaphore sur le plan d'une interrogation sur ce qu'est le sens des mots. Dans son article « Le caractère relatif de la métaphore », Patricia Schulz (2002a) constate tout d'abord que la métaphore est essentiellement définie de façon négative, que ce soit comme « concept métalinguistique » (2002a : 22) qui, dans le langage quotidien, place la pensée avant les mots, la désignant soit comme « un artifice », soit comme une formulation manquant de précisions en ce qu'elle constitue un « abus langagier » (2002a : 23), ou comme « concept linguistique » (2002a : 24). Pour ce dernier, elle distingue l'approche classique du XIX^e siècle exposée dans *Les figures du discours* (1820 à 1830) de Pierre Fontanier, où la métaphore est définie comme une expression d'emprunt gratuite pour

« présenter une idée sous le signe d'une autre idée plus frappante ou plus connue » (Fontanier, 1977 : 99),

de l'approche moderne plus novatrice de Lakoff et Johnson² (1982) pour qui, par le biais d'une ressemblance qui permet un transfert, la métaphore est présentée comme un emploi second s'opposant à une valeur primaire qui

« aurait pour fonction de créer de nouveaux domaines du sens, d'ouvrir à la langue des champs de l'expérience qu'elle n'aurait pas encore explorés. » (Schulz, 2002a : 26)

Elle montre ensuite que cette position est le produit d'une conception sémantique référentialiste réduisant la langue à une image du monde, car la ressemblance n'existe que si on oppose des domaines de l'existence. Affirmant que les mots n'ont pas de

2. Anne-Marie Diller, en 1991, reprend le point de vue de Lakoff et Johnson, affirmant que la sémantique cognitive a posé la métaphore au centre de sa théorie sémantique. « Pour les sémanticiens cognitivistes, les expressions métaphoriques, poétiques ou ordinaires, ne sont que le reflet langagier d'un autre type de phénomène que nous appellerons, tout au long de ce travail, métaphore conceptuelle, et qui réside au niveau non plus des mots, mais de la pensée. » (Diller, 1991 : 210).

sens premier mais des sens réalisés, elle postule qu'il n'y a qu'une seule valeur sémantique pour tous les emplois considérés. Dans un autre article (2002b), elle inscrit sa réflexion dans l'approche de la théorie de l'argumentation développée par J.-C. Anscombe et O. Ducrot depuis 1973 et conclut :

« Il n'y a plus de sens à opposer deux usages d'une expression comme *attraper le taureau par les cornes* (consistant à opposer un taureau fictif à un taureau réel) : dans l'optique que nous adoptons, on ne rencontrera dans les deux cas qu'une *suite de mots identiques*, ayant une même valeur profonde, quelle que soit par ailleurs la situation à laquelle ces mots peuvent renvoyer. » (Schulz, 2002b : 62)

« Selon nous, c'est la signification profonde des mots qui, à elle seule, donne aux expressions ce "pouvoir", cette "force" sémantique par laquelle la "métaphore" se profile. » (Schulz, 2002b : 62)

Nicolas Tournadre, dans les Prolégomènes de son ouvrage *Le prisme des langues* (2014), définit les modes de signification des termes du lexique en distinguant « le mode catégoriel et le mode métaphorique » (2014 : 26). Le premier constitue des paradigmes tandis que le second fonctionne :

« à l'aide d'opérations cognitives que l'on regroupe sous les étiquettes d'analogie, de métaphore (au sens strict), de métonymie ou encore de synecdoque. » (Tournadre, 2014 : 28)

Il envisage donc la métaphore sous un nouvel angle.

« Le terme métaphorique ne désigne donc pas ici seulement une figure de style particulière mais plus généralement la possibilité pour le sens de se transporter et d'évoluer en fonction du contexte et de l'usage lié à l'expérience des locuteurs. » (Tournadre, 2014 : 28)

Réfutant qu'un mot puisse avoir un sens premier ou littéral pas plus que second ou figuré, car pour lui tout sens associe mode métaphorique et mode catégoriel, il constate que :

« les signes linguistiques n'établissent aucune frontière entre les référents réels ou concrets et des référents imaginaires » (Tournadre, 2014 : 31)

et considère que :

« le mode métaphorique prévoit dans son fonctionnement le passage à des niveaux divers d'abstraction. » (Tournadre, 2014 : 32)

Tandis que Schulz propose de faire l'économie de la métaphore, Tournadre en fait un procédé essentiel dans la définition du sens des mots dont Émile Benveniste disait :

« En présence de morphèmes identiques pourvus de sens différents, on doit se demander s'il existe un emploi où ces deux sens recouvrent leur unité. La réponse n'est jamais donnée d'avance. Elle ne peut être fournie que par une étude attentive de l'ensemble des contextes où la forme est susceptible d'apparaître. On n'a pas le droit de la présumer, positive ou négative au nom de la vraisemblance. » (Benveniste, 1966 : 290)

exhortant le linguiste à

« se délivrer des fausses évidences, des références aux catégories sémantiques "universelles", des confusions entre les données à étudier et celles de la langue du descripteur. » (Benveniste, 1966 : 307)

et contestant une conception évolutive du langage qui poserait la nécessité d'un sens concret pour passer à un sens abstrait³.

D'une façon comparable, comme le précise Schulz :

« les expressions relatives aux expériences corporelles et spatiales sont dites être “premières” » (2002a : 27)

et je vais dans la partie suivante prendre plus spécifiquement comme domaine d'illustration ce qu'on appelle « les parties du corps ».

Les parties du corps

Un domaine sémantique ?

S'il est un domaine qui s'est imposé sur le devant de la scène en sciences humaines dans la recherche des domaines sources primaires de concepts concrets, c'est bien celui du corps humain, dont Mark Digemane, dans l'ouvrage de 2006 *The Body in Yorùbá* qu'il consacre « au corps humain et à ses parties en tant que domaine sémantique⁴ », réaffirme la primauté – « *the primacy of the human body in structuring experience* » (2006 : 11).

Cependant, avant même de se poser la question de la primauté de ce domaine sémantique, il est important de se demander si les parties du corps humain constituent un domaine sémantique universel. Dans un article de 2017, Ann Wierzbicka et Cliff Goddard affirment :

« *Linguists generally assume that all languages have some words for parts of the human body such as 'head', 'hands', 'mouth' and 'legs', but it is not so widely agreed that speakers of all languages can speak – or even consciously think – of the designata of such words as 'parts of the body.'* » (Wierzbicka & Goddard, 2017 : 31)

Un rapide survol des dictionnaires *Cambridge* pour l'anglais et *Larousse* et *Robert* pour le français montre que l'anglais mentionne « body part » pour certains termes (*head, foot, mouth, hand, eye*) mais pas pour d'autres (*leg, belly, face, buttocks, bottom*), alors que le français n'utilise pas « partie du corps ». On y trouve seulement les termes *extrémité supérieure* (tête), *partie terminale* (pied), *organe d'ingestion* (bouche), qui sont également employés pour ces mêmes termes par le TLF en ligne ([http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv4/showps.exe?p=combi.htm;java=no](http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv4/showps.exe?p=combi.htm;java=no;)). De fait la désignation « partie du corps » doit être considérée comme un concept qui n'est pas universel et n'a pas nécessairement de réalité dans certaines langues. Par contre, une telle désignation est utile pour regrouper des termes qui ont tous en commun de pouvoir s'appliquer au corps humain et répondre ainsi aux besoins des comparatistes ou des typologues comme le propose Martin Haspelmath :

3. « Un des critères les plus usuels est le caractère “concret” ou “abstrait” du sens, l'évolution étant supposée se faire du “concret” à l’“abstrait”. Nous n'insisterons pas sur l'ambiguïté de ces termes, hérités d'une philosophie désuète. » (Benveniste, 1966 : 298).

4. « *The present study focuses on the body and its parts as a semantic domain.* » (Digemane, 2006 : 1).

« *Since Aristotle, we have known that speakers need categories (semantic categories and formal-grammatical categories) to be able to use language, and linguists need (corresponding) categories to describe individual languages. Comparative concepts, by contrast, are a sort of metacategory that is irrelevant to language learning or language description/linguistic analysis. Linguists tend to use the same grammatical terms for descriptive categories and comparative concepts, but these two uses of the terms refer to different kinds of entities.* » (Haspelmath, 2010 : 666)

L'établissement d'un domaine PARTIES DU CORPS⁵ défini *a priori* pour une utilisation métalinguistique de recherche et d'analyse ne doit pas conduire à poser son existence comme acquise dans une culture donnée. Dans chaque culture, il conviendra de se poser la question et de s'interroger aussi sur les termes mêmes utilisés pour désigner une partie du corps précise.

Un fonctionnement grammatical spécifique ?

Dans certaines langues, les noms qui désignent une PARTIE DU CORPS sont utilisés seuls, sans qu'il y ait d'ambiguïté sur leur sens, comme en français la « tête » ou les « cheveux » par exemple. C'est également le cas dans certaines langues africaines, comme en ewe, une langue d'Afrique de l'ouest pour laquelle Felix Ameka précise :

« *The most significant thing about body parts in this language is that they are consistently presented in the grammar as distinct entities, separated, as it were, from their owners.* » (Ameka, 1996 : 378)

Cette formulation pose les PARTIES DU CORPS comme devant être rattachées à un « propriétaire » (*owner*). En français, « ma tête », « tes jambes » marqués par la présence d'un déterminant possessif illustrent bien cela. Mais, lorsqu'on dit « ma mère » ou « ton école », il ne s'agit plus d'une possession au sens ordinaire du terme comme le rappelle Denis Creissels mais de l'indication d'une « participation à la sphère personnelle de l'individu qui a cette relation⁶ » (2006 : 143).

De fait, la construction associative entre deux noms en relation de détermination, traditionnellement dite génitive, recouvre des relations variées qui ne peuvent être réduites à la possession. Quant à la relation d'appartenance proprement dite, le numéro 7 de la revue *Faits de langues*, qui lui est consacré en 1996, la distribue entre un « versant 1 : la possession inaliénable comme opération de détachement – du tout à la partie » et un « versant 2 : la possession aliénable comme opération de rattachement – la détermination ».

Cette dichotomie a été largement reprise dans de nombreuses études sur les PARTIES DU CORPS, où la notion d'inaliénabilité est considérée comme allant de soi.

« Dans la relation de l'énonciateur aux parties de son corps, l'inaliénabilité provient de ce qu'il n'est pas possible de déposséder l'énonciateur d'une partie de lui-même. En revanche, dans la relation qu'il entretient avec les objets qui ne font pas partie de lui, l'aliénabilité provient de la possibilité de le déposséder de ces objets. Cette interaction constante entre

5. Désormais en petites capitales pour désigner cet usage métalinguistique.

6. La notion de sphère personnelle a été introduite par Bally Charles (1926).

“l’insécable” et le “sécable” est le fondement de la notion de possession et le lieu d’une syntaxe particulière structurée différemment par les langues du monde. » (Kpli, 2014 : 172)

Et de fait, l’existence de marques distinctes pour lier le déterminant et le déterminé a souvent conduit des linguistes à distinguer entre une possession aliénable et une possession inaliénable dont les PARTIES DU CORPS sont considérées comme l’exemple type⁷.

Ce serait donc ce caractère inaliénable qui justifierait ce que Kpli désigne comme « la contrainte sémantique et syntaxique » qui fait que le baoulé, une langue akan de Côte d’Ivoire, ne peut utiliser ces termes pour référer au corps humain qu’au sein d’un syntagme de détermination. Par exemple, la tête se dira nécessairement la « tête de quelqu’un » (Kpli, 2014 : 174). C’est une situation très répandue en Afrique et c’est également le cas du gbaya que je présenterai ensuite.

Une source pour les métaphores ? Une source pour l’orientation ?

Partant du constat que tout homme a un corps, le corps humain est souvent considéré comme un domaine cognitif saillant⁸ ainsi que le mentionne Digemanse.

« *As a physical universal of great cognitive and cultural salience (de Witte, 1948; Enfield et al., 2006; Wierzbicka, 2007), the body is a very suitable source domain for expressing a variety of things.* » (Digemanse, 2009 : 2132)

Cela conduit à prendre le corps humain comme domaine source soit pour un certain nombre de métaphores, d’où le développement, à partir des années 1975, de la « cognition incarnée » (*embodiment*) puis, actuellement, d’une théorie en linguistique cognitive dite « *a neural theory of thought and language* (NTTL) » (Lakoff, 2012), soit aussi pour l’expression des relations spatiales par le biais de la grammaticalisation de certaines de ces PARTIES DU CORPS, constituant a « *common grammaticalization pattern* » (cf. Heine et Kuteva, 2002).

Ce processus de grammaticalisation s’inscrit aussi, lorsqu’il n’est pas seulement le passage d’une unité lexicale à une unité grammaticale mais prend aussi en compte une conception plus étendue de la grammaticalisation d’un élément grammatical à un élément plus grammatical, dans un processus de « hausse dans l’abstraction », qui est décrit par certains comme un phénomène de

« subjectification, mouvement vers une interprétation abstraite et subjective du monde (en termes de langage). » (Prévost, 2006 : 123)

Le corps humain est donc un terrain privilégié, particulièrement investi par tous ceux qui affirment qu’il témoigne indiscutablement d’une démarche conceptuelle et linguistique qui va du concret vers l’abstrait, de l’expérimenté vers l’universel :

« Le renouveau de la diachronie dans les vingt dernières années, avec de nombreuses études sur la théorie de la grammaticalisation, a en effet permis de montrer le caractère récurrent,

7. Et, dans une moindre mesure, les relations de parenté où le rôle de la conceptualisation culturelle de chaque langue est plus apparent.

8. Voir à ce propos l’article de Landagrin (2011) qui parle de la saillance comme d’un mécanisme cognitif général.

sinon universel, d'un certain nombre de « chaînes de grammaticalisation » ayant l'espace – ou du moins un certain mode de perception de l'espace et du corps – comme point de départ, avec un passage clair du référentiel vers l'abstrait (Hopper & Traugott 1993/2003 ; Bybee, Perkins & Pagliuca 1994). » (Fagard et Stosic, 2011 : 2)

L'exemple du gbaya

Je vais maintenant examiner le cas du gbaya, une langue oubanguienne parlée en Afrique centrale, sur laquelle je travaille depuis 1970. Je montrerai que les termes qui désignent des parties du corps n'ont pas de statut sémantique particulier, pas plus que de statut syntaxique spécifique et, pour finir, qu'ils ne sont pas une source de métaphores.

Pas de statut sémantique particulier

Je rappelle la difficulté souvent évoquée pour rendre le sens d'un mot dont Benveniste précisait que :

« Le sens d'une forme linguistique se définit par la totalité de ses emplois, par leur distribution et par les types de liaisons qui en résultent. » (Benveniste, 1966 : 290)

Ce sens, qui est le plus petit dénominateur commun (PPCM⁹) permettant toutes les réalisations que les divers contextes manifestent et explicitant l'unicité du terme considéré, est diversement appelé. Certains parlent de « valeur ou signification profonde » (Schulz, 2002b : 62-63, déjà cité), d'autres de « sens nucléaire¹⁰ » (Leclère, 2002), d'autres de « notion¹¹ ». J'ai pour ma part utilisé, dans diverses publications antérieures, « sens de base », « noyau sémantique », « valeur notionnelle ou conceptuelle ».

« Seule la prise en compte de l'ensemble de ces contextes permet au chercheur d'en cerner l'invariant que je considère comme le noyau sémantique de chaque verbe. Le locuteur, lui, maîtrise cette valeur notionnelle et, sans jamais l'exprimer en tant que telle, lui donne une réalisation précise chaque fois qu'il l'emploie, aidé par cela par une logique culturelle qu'il a acquise depuis sa plus tendre enfance. » (Roulon-Doko, 2001 : 302)

Sur le plan sémantique, la langue gbaya 'bodoë procède de façon systématique de l'abstrait (du conceptuel) vers le concret (le sémantique et ses réalisations) pour l'ensemble de son lexique¹². Il en va de même pour les termes qui, une fois rapportés à une personne humaine, désignent une PARTIE DU CORPS¹³.

9. Sigle qui signifie « plus petit commun multiple ».

10. Leclère, à propos du sens des verbes, ajoute « Ce sens «nucléaire» correspond le plus souvent à une hypothèse abstraite de type logique, difficile à formuler. » (2002 : 83).

11. « La notion peut être désignée ou nommée en dehors de tout contexte et être comprise des locuteurs d'une même langue. Si cette opération de désignation paraît évidente dans certaines langues, elle l'est moins dans certaines langues africaines en ce qui concerne la relation de l'énonciateur aux parties du corps. » (Kpli, 2014 : 174).

12. Pour le cas des verbes, voir Roulon-Doko (2006).

13. Représentant une nomenclature de 190 termes longuement présentés dans *La conception gbaya du corps humain* (Roulon, 1980), dont le nombre été porté à 276 noms mentionnés comme référant à une partie du corps dans mon dictionnaire (Roulon-Doko, 2008).

Il y a des noms désignant un élément très spécifique tels que *kàlàkúsú*¹⁴ « le creux du genou », *dóró* « coccyx », *pòpòr* « poumons » ou *fófòò* « trachée artère » qui semblent peu sujets à la variation sémantique. Mais la plupart des noms présentent, selon les contextes, un paradigme de variations sémantiques qui, pour les locuteurs, ne produisent pas des sens différents, comme pourraient le faire croire les traductions en langue cible, ici le français. La polysémie est en traduction, pas en langue source.

L'ensemble des réalisations sémantiques d'un terme renvoie à un sens de base dont elles constituent l'épaisseur culturelle qui est toujours spécifique à une langue donnée et ne peut avoir de véritable équivalent dans une autre langue.

Ces variations peuvent être réduites comme par exemple, *bér* qui pour les humains désigne les « seins¹⁵ », pour les poissons les « nageoires ventrales » et pour les chenilles les « fausses pattes », c'est-à-dire dans tous les cas une « excroissance placée sur le ventre », ou *bée* qui pour un animé désigne une « jambe » et pour du sésame une « tige fichée dans le sol », c'est-à-dire l'élément qui permet un appui sur ou dans le sol. Il n'est pas rare que ces variations puissent être plus importantes comme par exemple *náj* qui désigne un « pied » ou une « patte » selon les animés, le « pied » d'un champignon, la « base » d'une maison ou d'une termitière, une « tige coupée » de sésame, un « rayon » de soleil, une « goutte » de pluie, c'est-à-dire tout ce qui permet à l'élément déterminé de toucher le sol, soit une « partie terminale inférieure détachable »¹⁶. Une telle traduction peut paraître bien complexe, mais c'est ce qui permet de rendre à ce terme l'unicité de sens qu'il porte pour les locuteurs et qui est complètement perdue si on choisit de le traduire par « pied ». Un tel choix est pourtant très souvent fait dans des descriptions de langues africaines qui fonde alors une vision anthropomorphique du monde¹⁷ et justifie ensuite une interprétation en terme de métaphore¹⁸.

Par contraste, il est intéressant de signaler que plusieurs noms utilisés dans d'autres domaines¹⁹ peuvent, lorsqu'ils sont déterminés par un animé, désigner une PARTIE DU CORPS, comme par exemple *kúi* « œuf » (d'oiseaux, de poissons, de chenilles, etc.) qui, spécifié en tant qu'« œuf de poule » *kúi kòrà* désigne, rapporté à l'homme, la « tête du fémur » *kúi-kòrà wí* sans que personne ne pense à faire de la tête du fémur la représentation type de tout œuf. J'ajouterai que les locuteurs justifient de nombreux rapprochements entre des termes variés du lexique par la motivation²⁰, un procédé

14. Je ne mentionne pas ici le terme *wí* « personne humaine, individu » qui détermine nécessairement ces termes, cela sera développé dans le paragraphe suivant.

15. En gbaya, tout nom désigne aussi bien le singulier que le pluriel : « sein » ou « seins ».

16. On saisit la différence pour le sésame entre *bée sùnù* « tige fichée dans le sol » ayant un appui dans le sol et *náj sùnù* « tige coupée » détachée du sol.

17. En témoigne l'étude de Fédry (1976) sur le sàr du Tchad intitulée *L'expérience du corps comme structure du langage*.

18. Comme les analyses proposées par Perekhvalskaya (2008) pour le mwan, une langue mandé, ou par Lusekelo et Kapufi (2014) pour le kifipa, une langue bantoue de Tanzanie par exemple.

19. Sont ainsi attestés : couteau, manche coudé, battoir,alebasse, fossé, etc., qui montrent la variété des éléments qui peuvent intervenir dans la désignation d'une partie du corps.

20. « La motivation selon laquelle un locuteur établit une relation de nécessité entre une dénomination et son objet, ou entre deux dénominations, est un principe qui intervient très fréquemment dans tout le lexique gbaya. » (Roulon-Doko, 2008 : 13).

utilisé pour établir entre ces termes des chaînes logiques ou symboliques au regard de cette culture qui en facilitent la mémorisation. Cela montre aussi une structuration en réseau du lexique. Tous ces exemples illustrent comment tout sens fait usage du mode métaphorique tel que l'a défini Tournadre (voir ci-dessus p. 136).

Enfin, un nombre plus restreint de termes ont un paradigme de variations pour lesquelles le choix de l'invariant sémantique commun (PPCM) tourne au casse-tête. Je prendrai l'exemple de *mú*²¹ qui, selon les éléments qui le déterminent au sein d'un syntagme définitoire, désigne le « tranchant » de la lame d'un couteau, la « pointe » d'une aiguille ou d'un bois, l'« ouverture » d'un panier ou d'une jarre, la « porte » d'une maison, une « braise » qui transporte le feu, le « bord » d'un champ, ce qui représente, pour chacun, l'élément qui permet leur fonctionnement et que je traduis « partie active ». Rapporté à la personne, ce même terme désigne la « bouche », qui est la partie active qui permet à tout individu de parler. De plus, ce terme, lorsqu'il est employé seul sans détermination, désigne « la langue, l'idiome », défini par les Gbaya comme l'activité par excellence, celle qui est le propre des humains. Il est intéressant de constater qu'en yoruba, le terme qui porte cette même valeur de « partie active » (*action point*) servant à désigner la « pointe » d'une aiguille, la « lame » d'un couteau, le « tranchant » d'une hache désigne, rapporté à la personne, l'« œil »²². Cet exemple montre que ce concept « partie active » qui est lexicalement identifié dans ces deux cultures est attribué, lorsqu'il est rapporté à une personne humaine, pour l'une à la bouche, pour l'autre à l'œil.

La PARTIE DU CORPS, loin d'avoir une représentation unique qui fonderait une conceptualisation universelle, est au contraire clairement définie en fonction de l'organisation conceptuelle propre à chaque langue. C'est un concept abstrait (partie active) qui en fonction du cadre spécifié (terme déterminant) produit un sens réalisé adapté à ce cadre.

Pas de statut syntaxique particulier

Ces noms qui désignent des éléments du corps humain sont nécessairement employés au sein d'un syntagme dont ils sont le déterminé. Le déterminant peut être un nom ou un pronom personnel et, de façon neutre, le terme *wí* « individu, personne humaine ». Ainsi « la tête » se dit *zù wí* (- / individu).

Qu'en est-il de ce syntagme nominal, serait-il spécifique à certains termes ? En gbaya²³, il y a deux constructions possibles pour former un syntagme nominal de dé-

21. Terme présenté en détail dans Roulon-Doko (2003 : 71).

22. « An example [...] is provided by the Yoruba expression *ojú abẹ́rẹ́*, literally 'eye of the needle'. Contrary to what most speakers of English would expect, this term does not refer to the hole the thread is pulled through, but rather to the sharp point of the needle. Other instances of this same extension, which may be characterized as EYE → ACTION POINT, are provided by such terms as *ojú òbẹ́* {eye knife} 'knife-edge', *òbẹ́ olójú méjì* {knife POSS-eye two} 'double-edged knife', and *ojú ààkẹ́* {eye hatchet} 'edge of a hatchet-blade'. It appears to be quite salient to Yoruba speakers, whereas it is not at all that intuitive to English speakers. On the other hand, I am not aware of any expressions in Yoruba making use of the EYE → SMALL HOLE metaphor that is so common in English and other SAF languages. » (Digemansé, 2009 : 2134).

23. C'est une langue tonale isolante, de structure SVO, à faible morphologie (n'ayant ni classes nominales, ni accord en genre en nombre, ni indices pronominaux).

termination (SN) qui toutes les deux suivent l'ordre déterminé / déterminant (Dé / Dt) et comportent un connectif reliant ces deux noms qui peut être :

- le connectif segmental *kó* glosé « de » qui marque une relation associative contractuelle incluant la relation d'appartenance, et

- le connectif tonal (un ton haut -H qui modifie le schème tonal du terme qui le précède en fonction du premier ton de celui qui le suit selon des règles fixes) glosé « marqueur tonal » MT²⁴ qui spécifie la valeur sémantique du Dé en la rapportant au Dt, fondant une relation que j'appelle « définitoire »²⁵.

Tout nom peut être déterminé par l'un ou l'autre de ces connectifs.

TABLEAU 1. – L'emploi contrastif des deux connectifs

Terme	SN associatif (Dé <i>kó</i> Dt)		SN définitoire (Dé -H Dt)	
<i>mbòì</i> « argent »	<i>mbòì kó wéwéì</i> - / de / homme	« argent de l'homme »	<i>mbòì làà</i> -.MT / vêtement	« prix du vêtement »
	<i>mbòì kómé</i> - / de.2SG	« ton argent »		
<i>tià</i> « lieu de protection et réserve »	<i>tià kó wíkòò</i> - / de / femme	« maison de la femme »	<i>tià zǝ</i> -.MT / herbe	« maison en pailles »
	<i>tià kómé</i> - / de.2SG	« ta maison »	<i>tià yì</i> -.MT / eau	« trou d'eau »
			<i>tià yík</i> -.MT / œil	« cachette »
			<i>tiàmé</i> -.MT.2SG	« un coin à toi »

Lorsque le déterminant est un pronom personnel (PERS), un tel syntagme rapporte le déterminé à la sphère personnelle de l'individu. Le connectif *kó* suivi d'un PERS marque toujours la possession, tandis que la relation médiatisée par le connectif tonal n'exprime par contre jamais la possession.

Les deux types de relation de détermination qui peuvent relier deux noms, distinguent donc entre une relation définitoire du Dé dans le cadre spécifié par le Dt, et une relation d'association contractuelle entre un Dé et un Dt qui inclut la possession.

Dans le cas des PARTIES DU CORPS, seule la construction définitoire permet à un nom de produire un sens réalisé qui désignera un élément du corps. Il est intéressant de signaler que certains de ces noms doivent nécessairement être rapportés au corps, puis à la personne, pour désigner une partie du corps humain. Cela produit une suite de deux déterminations définitoires telles :

la peau	<i>kótó tè wí</i>	(peau.MT / corps.MT / individu)
les poils	<i>búmá tè wí</i>	(revêtement.MT / corps.MT / individu)
les os	<i>gbàná tè wí</i>	(partie-dure.MT / corps.MT / <i>homo</i>)
la chair	<i>múr tè wí</i>	(chair.MT / corps.MT / <i>homo</i>)
le sang	<i>tǝk tè wí</i>	(sang.MT / corps.MT / <i>homo</i>)

24. Ce ton haut peut intervenir entre d'autres éléments, il est partout glosé MT.

25. L'analyse de ces constructions est longuement présentée dans l'article « La détermination nominale en gbaya kara 'bodoë » (Roulon, 1987).

alors qu'une seule détermination de ces mêmes termes suffit pour les autres référents, par exemple :

les poils du céphalophe roux	<i>búma bàn</i>	(revêtement.MT / céphalophe roux)
les plumes d'un oiseau	<i>búma nšé</i>	(revêtement.MT / oiseau)
les ailes rigides d'une sauterelle	<i>búma dšyà</i>	(revêtement.MT / sauterelle)
le sang de poule	<i>tšk kšná</i>	(sang.MT / poule)
la sève d'un arbre	<i>tšk tè</i>	(sang.MT / arbre)

La relation définitoire qui fondamentalement rapporte un élément à un cadre d'application, si elle peut parfois correspondre à la relation d'une partie à un tout avec plusieurs niveaux possibles, ne peut être considérée comme la base sémantique d'un tel syntagme.

Lorsque le déterminant est un pronom personnel, celui-ci pose la sphère personnelle comme le cadre de référence où le sens notionnel se réalise sans faire appel à aucune relation d'appartenance²⁶ qui, en gbaya, est nécessairement marquée par l'utilisation du connectif *kš* « de ». Cependant, lorsque le locuteur veut explicitement manifester une relation d'appartenance, il peut jouer sur l'opposition entre ces deux constructions, comme l'illustre l'exemple suivant avec le nom *tè* « entité-corps ». Dans un conte, au lieu de l'emploi habituel du syntagme *téà* (corps.MT.3SG) « son corps », le narrateur, dans le cas particulier du lépreux qui pour séduire la « fille difficile » a emprunté la peau du roseau et vient, une fois le mariage conclu, la lui rendre et récupérer la sienne, parle de *tè kšá* (corps / de.3SG), disant :

<i>ʔá</i>	<i>bá</i>	<i>dán</i>	<i>tè</i>	<i>kšá</i>	<i>sí-dón</i>
			<i>tè</i>	<i>kš-á</i>	
3SG	INAC.prendre	mauvais	corps	de.3SG	à_nouveau

« Il reprend sa vilaine peau. » (T99-C66. 120)

La valeur associative portée par l'emploi du connectif *kš* explicite bien que le corps est ici considéré avec une distance, référant à son enveloppe corporelle comme à un vêtement, une peau dont il dispose à sa guise. Cet exemple montre bien que le choix entre ces deux constructions est accessible à tout locuteur, parfaitement maîtrisé mais aussi compris par tous.

De plus, trois noms qui peuvent référer à une partie du corps au sein d'un SN définitoire, ont un sens notionnel qui réfère, en isolation, à une représentation culturelle spécifique, respectivement *zú* « rève », *nú* « langue, idiome²⁷ » et *zán* « grossesse », comme le montre bien l'utilisation distinctive de ces deux constructions dans le tableau 2 ci-dessous.

S'il y a des degrés dans la possession, ce n'est pas une opposition de construction entre aliénable ou inaliénable mais bien, pour une seule et même construction (avec *kš*) la prise en compte de la distance réelle qui peut séparer le possesseur de ce qu'il

26. La possession peut être exprimée avec une autre construction appositive utilisant le pronom possessif *kš* « celui de » qui s'ajoute à la détermination nécessaire pour identifier le terme comme un élément du corps. Ainsi : *núm mš kšm* (litt. ma bouche / à savoir / la mienne) « ma bouche, celle qui est à moi ». (cf. Roulon, 1987 : 52).

27. Ne peut pas désigner l'organe « langue » qui se dit *lébé wí*.

Terme « sens notionnel »	SN définitoire (Dé-H Dt)		SN associatif (Dé kó Dt)	
<i>zù</i> « sommet externe »	<i>zùmé</i>	« ta tête »	<i>zù kómé</i>	« ton rêve »
<i>nú</i> « partie active »	<i>númé</i>	« ta bouche »	<i>nú kómé</i>	« ta langue »
<i>zàŋ</i> « étendue continue ²⁸ »	<i>zàŋmé</i>	« ton ventre »	<i>zàŋ kómé</i>	« ta grossesse »

TABLEAU 2. – Emplois contrastifs des deux connectifs introduisant un pronom personnel

possède, apportant un point de vue pragmatique d'appréciation sur la valeur d'appartenance, comme l'exprime le proverbe ci-dessous.

« Le singe a dit : *dàwà ʔá ɪ́á*
 ce qui est à l'intérieur de ma joue est à moi, *mòs kɛ zádám né kòm²⁹*
 ce qui est à l'intérieur de ma main n'est pas à moi. » *mòs kɛ ʔérám bé né kóm ná*

En gbayá, les PARTIES DU CORPS ont donc le même comportement que n'importe quel autre nom.

Pas un domaine source pour la spatialisation

Le corps est très souvent présenté comme une référence pour la structuration de l'orientation de l'espace, faisant de l'expérience physique une approche universelle. C'est en particulier le cas des phénomènes de grammaticalisation où un petit nombre de noms permettant de désigner une PARTIE DU CORPS peuvent, dans un certain nombre de langues, être utilisés comme fonctionnels spatio-temporels. En 2003, j'ai ainsi comparé six langues d'Afrique³⁰ et constaté une forte diversité des noms et des prépositions locatives produites. Sur les quinze noms relevés, un seul était utilisé par ces six langues³¹, à savoir l'« œil ou œil-visage ». Cependant, la valeur qu'acquiert ce terme en tant que fonctionnel spatial fait apparaître des conceptualisations différentes. Il s'agit de la consistance de l'œil pour une préposition « dans [un milieu plein, eau, etc.] », de l'aspect plat du visage pour une préposition « à la surface de », de la position antérieure de l'œil-visage pour la préposition « devant, à l'avant de » et, enfin, les yeux en tant qu'organe de la vision pour une préposition « en face de ». Un tel constat ne permet pas de poser une valeur unique qui serait imposée par une expérience physique concrète commune confirmant l'identification d'une valeur transculturelle, voire universelle.

Pour les tenants de la linguistique conceptuelle, le corps humain est également posé comme une expérience première partagée par tous, du fait de son côté vécu / concret :

28. Espace dont on n'identifie pas les limites mais où peuvent se placer en surface, ou se déplacer à l'intérieur, divers autres éléments.

29. Le connectif *kɛ*, lorsqu'il est employé seul, sert de pronom possessif, littéralement « celui de » qui peut être déterminé par un nom ou un pronom personnel, comme ici *kóm* (celui de.1SG) « le mien ».

30. Le sar, langue du groupe sara parlée dans le sud du Tchad ; le wolof, langue ouest-atlantique parlée au Sénégal ; le tupurí, une langue Adamawa Eastern (groupe 6 mbum) parlée au sud-ouest du Tchad et au nord-est du Cameroun ; et trois langues oubanguiennes parlées en RCA : gbayá, banda-linda et ngbandi (Roulon-Doko, 2003).

31. Il y avait de quatre à onze noms de PARTIES DU CORPS selon les langues.

« *Spatialization metaphors are rooted in physical and cultural experience. They are not randomly assigned.* » (Lakoff & Johnson, 1980 : 464)

C'est, dans tous les cas, un nombre réduit de noms pouvant désigner une PARTIE DU CORPS qui joue un rôle dans l'expression grammaticale de la spatialisation. Pour ceux-là, l'exemple gbaya nous invite à inverser le rapport et à retenir le sens spatial comme valeur notionnelle. D'autant que d'autres termes originaux de la langue peuvent également avoir un rôle comme adposition spatiale, comme les adverbes *dóó* « bas » et *tí* « avant » par exemple. Les PARTIES DU CORPS ne constituent pas, en gbaya, un domaine source pour la spatialisation, n'étant pas non plus un domaine spécifique identifié comme tel. Par ailleurs, concernant le rôle que jouent certaines d'entre elles comme organe des affects, là aussi, il n'y a pas de réponse commune universelle et plusieurs organes sont investis comme centre des affects, ce sont le plus souvent le cœur, le foie ou le ventre selon les cultures (*cf.* Boyeldieu & Tersis, 2017).

Conclusion

J'ai montré qu'il fallait poser les bases suivantes – un sens coupé du contexte, un point de vue référentialiste, l'organisation conceptuelle ou sémantique de la langue cible prise comme base d'analyse universelle et une évolution toujours orientée du concret vers l'abstrait – pour que le corps humain et ses parties puissent être érigés comme la référence, le domaine source des métaphores, en particulier celui de l'expression de la spatialisation.

L'exemple du gbaya montre qu'un terme manifeste, à chaque contexte d'emploi, divers sens réalisés qui ne sont pas organisés hiérarchiquement mais doivent être rassemblés pour constituer un ensemble construit sur un mode métaphorique à partir du sens notionnel qui représente le plus petit dénominateur commun à tous ces emplois, sens le plus souvent non explicité mais maîtrisé par tout locuteur natif. Si, partant du gbaya, j'écris « sous les pieds de la pluie » pour dire « sous les gouttes de pluie », je crée une image volontiers considérée comme une métaphore par un lecteur français, alors qu'il n'y a aucune image pour un locuteur gbaya. En effet *náy kórò* (partie terminale détachable.MT / pluie) n'est pas plus imagé que « goutte³² de pluie » dont la banalité en français ne fera pas dire qu'il s'agit d'une métaphore.

Chaque culture a sa propre conceptualisation qui manifeste par sa langue, la façon dont elle dissocie ou regroupe les éléments qu'elle a retenus comme pertinents pour établir son lexique. La métaphore fait partie des opérations cognitives utilisées par toute langue pour construire son lexique. De fait, le locuteur d'une langue sait user de toutes les composantes sémantiques de son lexique, très souvent implicites, pour produire un énoncé que son interlocuteur, qui a les mêmes compétences, n'aura aucune difficulté à comprendre. Il n'en va pas de même pour celui qui est étranger à cette culture et reste en dehors de la conceptualisation qui sous-tend la structuration de la langue qu'elle pratique, il ne peut pas ressentir intuitivement comme vraisemblables les termes uti-

32. En français, « goutte » inclut une valeur de petite quantité qu'on ne retrouve pas en gbaya par exemple. Mais dans les deux cas, c'est la façon banale de parler de cet aspect de la pluie.

lisés, comme il le fait pour ceux dans sa propre langue. On mesure ici les dangers de l'introspection et de son corollaire, l'ethnocentrisme qui fait penser la culture de l'autre avec les termes de sa propre langue. Alors comment penser l'universel ?

Pour moi, ce n'est pas au niveau des sens réalisés mais bien au niveau plus abstrait du sens notionnel qu'il faudrait chercher entre les langues des convergences (notion de partie active par exemple) pour s'interroger ensuite sur leur éventuelle valeur universelle.

Bibliographie

- AMEKA Felix, 1996. Body parts in Ewe grammar, in Hilary Chappell and William McGregor (eds), *The Grammar of Inalienability. A Typological Perspective on Body Part Terms and the Part-Whole Relation*, Berlin, Boston, De Gruyter Mouton, pp. 783-840.
- BALLY Charles, 1926. L'expression des idées de sphère personnelle et de solidarité dans les langues indoeuropéennes, in Franz Franhauser & Jud Jakob (eds), *Festschrift Louis Gauchat*, Aarau, Sauerländer, pp. 68-78.
- BENOIST Jocelyn, 2007. Les métaphores sont des expressions comme les autres, *Archives de philosophie* 70, 4, pp. 559-578.
- CREISSELS Denis, 2006. *Syntaxe générale, une introduction typologique 1, catégories et constructions*, Paris, Lavoisier.
- DAVIDSON Donald, 1993 (éd. or. 1978). Ce que signifient les métaphores, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, trad. de Pascal Engel, Nîmes, Jacqueline Chambon, pp. 349-376.
- DIGEMANSE Mark, 2006. *The Body in Yorùbá, a Linguistic Study*, MA Thesis, Leiden University.
- , 2009. The Selective advantage of body-parts terms, *Journal of Pragmatics* 41, pp. 2130-2136.
- FAGARD Benjamin et Dejan STOSIC, 2011. Introduction générale : langue, espace, cognition (pré-print du texte introductif du numéro thématique de *Corela* sur l'expression de l'espace en français), halshs-00947375.
- FÉDRY Jacques, 1976. *L'expérience du corps comme structure du langage. Essai sur la langue sàr* (Tchad), *L'Homme* 16, 1, pp. 65-107.
- FONTANIER Pierre, 1977. *Les figures du discours*, Paris, Flammarion.
- HASPELMATH Martin, 2010. Comparative concepts and descriptive categories in cross-linguistic studies, *Language* 86, 3, pp. 663-687.
- HEINE Bernd and Tania KUTEVA, 2002. *World Lexicon of Grammaticalization*, Cambridge, University Press.

- KPLI Jean-François, 2014. Syntaxe des possessions inaliénable et aliénable : approche métaopératoire, *Multilinguales* 3, pp. 171-184.
- LAKOFF George and Mark JOHNSON, 1980. Conceptual Metaphor in Everyday Language, *The Journal of Philosophy* 77, 8, pp. 453-486.
- , 1985. *La métaphore dans la vie quotidienne*, trad. fr. de M. de Fornel et J.-J. Lecerle, Paris, éd. de Minuit, 250 p. (éd. or. 1980, Chicago, The University of Chicago Press).
- LAKOFF George, 1987. *Women, Fire, and Dangerous Things: what Categories Reveal about the Mind*, Chicago, University of Chicago Press.
- , 2012. Explaining Embodied Cognition Results, *Topics in Cognitive Science* 4, 4, pp. 773-785.
- LANDRAGIN Frédéric, 2004. Saillance physique et saillance cognitive, *Corela* 2, 2 (<http://journals.openedition.org/corela/603>).
- LECLÈRE Christian, 2002. Emplois verbaux, distributions, métaphores, *Langue française* 134 : *Nouvelles approches de la métaphore*, pp. 78-89.
- LUSEKELO Amani and Daudi Isaac KAPUFI, 2014. An Analysis of Metaphoric Use of Names of Body Parts in the Bantu Language Kifipa, *International Journal of Society, Culture and Language* (www.ijsc.net).
- PARIENTE Jean-Claude, 1995. Le langage, in *Notions de philosophie* I, Paris, Folio, pp. 365-422.
- PEREKHVALSKAYA Elena, 2008. Body parts and their metaphoric meanings in Mwan and other South Mande languages, *Mandenkan* 44, pp. 53-62.
- PREVOST Sophie, 2006. Grammaticalisation, lexicalisation et dégrammaticalisation : des relations complexes, *Cahiers de Praxématique, Changements linguistiques : figement, lexicalisation, grammaticalisation* 46, pp. 121-140.
- ROULON Paulette, 1987. La détermination nominale en Gbaya kara 'bodoe, in P. Boyeldieu (éd.), *La maison du chef et la tête du cabri (des degrés de la détermination nominale dans les langues d'Afrique centrale)*, Paris, Geuthner, pp. 45-58.
- ROULON-DOKO Paulette, 2006. Le traitement de la polysémie verbale du gbaya dans le cadre d'un dictionnaire gbaya français, in Thomas Szende (éd.), *Le français dans les dictionnaires bilingues*, Paris, Honoré Champion éditeur, pp. 317-328.
- SCHULZ Patricia, 2002a. Le caractère relatif de la métaphore, *Langue française* 134, pp. 21-37.
- , 2002b. Le caractère relatif et ambigu du concept traditionnel de métaphore et la construction du sens lexical, *Semen-Revue de sémio-linguistique des textes et discours* 15 : *Figures du discours et ambiguïté*, pp. 55-66.

- SEARLE John, 1982 (éd. or. 1979). *Sens et expression*, trad. fr. et préface de Joëlle Proust, Paris, éd. de Minuit, coll. Le sens commun.
- TERSIS Nicole et Pascal BOYELDIEU (éds), 2017. *Le langage de l'émotion : variations culturelles et linguistiques*, Louvain-Paris, Peeters, 656 p.
- TOURNADRE Nicolas, 2014. *Le prisme des langues, essai sur la diversité linguistique et les difficultés des langues*, préface de Claude Hagège, Paris, L'Asiathèque, 349 p.
- WIERZBICKA Ann and Cliff GODDARD, 2017. Talking about our bodies and their parts in Warlpiri, *Australian Journal of Linguistics* 36, 1, pp. 31-62.
- ZIMMERMANN Francis, 2003. Lévi-Strauss et l'illusion des explorateurs, *Archives de Philosophie* 66, pp. 33-48.

La métaphore est un objet de recherche que d'aucuns penseront avoir été rebattu. D'autant qu'il est un objet sur lequel sont investies de nombreuses disciplines, si bien que les modèles ou les théories pour en rendre compte relèvent de plusieurs perspectives. L'anthropologie, notamment l'anthropologie du symbolique, n'est pas en reste ; on sait l'intérêt que cette discipline a porté au ^{xx}e siècle à la pensée métaphorique, comme aux usages de l'analogie. Qu'en est-il aujourd'hui ? Quelle est la contribution de l'anthropologie linguistique à ce domaine d'enquête ?

L'anthropologie linguistique se présente comme une approche centrée sur les usages du langage, quels qu'ils puissent être et en toutes circonstances. L'étude des discours se focalise ainsi sur les situations d'énonciation et les rapports sociaux qui leur sont associés. Depuis 1990, les travaux des anthropologues du LACITO portent sur des thématiques comme celles du rapport entre dit et non-dit, sémantique et pragmatique, ou l'étude de situations et de contextes d'usage de la parole en acte.

Le séminaire *Métaphore(s)* qui s'est tenu ces dernières années au LACITO CNRS a été l'occasion d'ouvrir des pistes théoriques, des problématiques, notamment dans le domaine de la cognition. C'est ce à quoi s'emploient, chacune en référence à un certain champ d'études, les contributions de collègues (majoritairement non membres du LACITO) que nous avons retenues : Elara Bertho, Georges Kleiber, Jean Derive, Samia Khichane, Paulette Roulon-Doko, Alexis Black et Sophie Chave-Dartoën. Une présentation introductive précède l'ensemble.

Isabelle Leblic, anthropologue, directrice de recherche, a fait toute sa carrière au LACITO CNRS dont elle est membre depuis 1982. En tant que spécialiste des sociétés kanak de Nouvelle-Calédonie (anthropologie maritime, parenté, adoption...), elle a participé à de nombreuses opérations de recherche du LACITO en ethnoscience et en anthropologie linguistique. Bertrand Masquelier et elle animent depuis plusieurs années des séminaires de recherche et de formation doctorale en anthropologie linguistique, sur la Nomination, puis sur la Métaphore et, enfin, actuellement, sur les Jeux de langage (<https://lacito.cnrs.fr/activite-scientifique/seminaires-et-operations/jeux-de-langage/>).

Bertrand Masquelier, titulaire d'un PhD de l'Université de Pennsylvanie (Philadelphie, USA, 1978), est membre du LACITO depuis 1989 et maître de conférences à l'Université de Picardie Jules Verne (1994-2012), après des années de recherche et d'enseignement aux États-Unis (Univ. of Pennsylvania, Philadelphie, et Tulane Univ., New Orleans). Ses recherches ethnographiques ont porté sur l'économie politique des usages de la parole dans la vallée de la Metchum des Bamenda Grassfields (Cameroun) ; puis, à partir de 1998, sur les pratiques langagières carnavalesques à Trinité-et-Tobago, dans les Caraïbes, et les performances scéniques du théâtre de rue en France. Spécialisé dans l'anthropologie de l'interlocution, il a consacré de nombreuses études aux questions de performativité et de pragmatique, notamment dans l'espace caribéen.

Prix : 19 € TTC

ISBN : 978-2-490768-02-8



9 782490 768028

Couverture : conception I. Leblic
Illustration : *Sunset* de Paul Klee, 1930, the Art Institute of Chicago, USA © photo Art Institute of Chicago, Dist. RMN-Grand Palais / image The Art Institute of Chicago

version électronique disponible sur
<http://lacito-publications.cnrs.fr>